



KABULLYWOOD

De Louis Meunier

Avec Roya Heydari, Omid Rawendah, Ghulam Reza Rajabi

France /Afghanistan– 06 février 2019 – 1h25

Jeudi 04 avril 2019 à 21h

Dimanche 07 avril 2019 à 11h

Lundi 08 avril à 19h en présence
de Omid Rawendah

Louis Meunier (dossier de presse)

J'ai posé le pied en Afghanistan pour la première fois en mars 2002. Un contrat d'humanitaire en poche, je venais participer à l'effort de reconstruction après la chute du régime taliban. A cette époque, les Afghans étaient optimistes ; c'était l'espoir du retour à la paix après 25 années d'invasion, de guerre civile et d'oppression. Une liberté d'expression nouvelle prenait forme et se manifestait par l'apparition d'une scène culturelle jeune et dynamique composée de réalisateurs, de comédiens, de musiciens, de peintres... Ces artistes devenaient l'exutoire d'une société emprisonnée trop longtemps dans des normes conservatrices. Inspirés par le cinéma et la musique indienne, la culture iranienne, les arts de la rue et le hip-hop occidental, ils créaient une identité afghane originale, à mi-chemin entre l'Orient et l'Occident... Cette période est malheureusement révolue. Aujourd'hui, les troupes occidentales ont presque toutes quitté l'Afghanistan, qui menace de sombrer à nouveau dans l'obscurantisme. Les espoirs sont retombés. Le gouvernement fait des compromis avec les franges radicales du pouvoir et en vient à considérer les Talibans comme des alliés modérés face à Daech - dont l'influence s'étend à travers tout le pays. La plupart des artistes ont fui ; ceux qui restent craignent sérieusement pour leurs vies. Parti au départ pour six mois, je suis resté dix ans en Afghanistan. Comme les Afghans autour de moi, j'ai été optimiste puis j'ai assisté, tristement, à la détérioration progressive de la situation. Avec *KABULLYWOOD*, j'ai voulu témoigner de cette parenthèse pleine d'espoirs et porter un message : quand la religion est utilisée comme prétexte pour s'attaquer à la liberté d'expression et faire table rase du passé, c'est toute la société qui est en danger. J'ai voulu aussi montrer un visage méconnu de l'Afghanistan, loin de la trilogie simpliste taliban / opium / burqa, en rendant hommage à la richesse de l'héritage culturel du pays : la musique, la peinture, la poésie et surtout le cinéma, à travers une intrigue pleine d'action et d'énergie, qui s'inspire de l'essence de Kabullywood – le cinéma populaire afghan des années 1970 / 1980. Le décor principal du film est une salle de cinéma à l'abandon qui était autrefois la plus grande et la plus belle de Kaboul - une version afghane du Cinema Paradiso, avec ses projecteurs au charbon, ses fauteuils en velours, son grand balcon, son rideau doré. Nous l'avons rénovée au cours du tournage dans l'espoir d'en faire, à nouveau, un lieu culturel. Tragiquement, la fiction a rejoint la réalité car les péripéties imaginées dans le film se sont réalisées sur le plateau du tournage : nous avons été menacés par des hommes en armes, notre maison a été criblée de balles, nous avons failli mourir dans un incendie et une partie de l'équipe a été blessée dans un attentat. Pour toutes ces raisons, les portes du cinéma sont malheureusement restées fermées à l'issue de la production. Mon seul soulagement est d'avoir pu mener à son terme la réalisation et la production de *KABULLYWOOD*. À une époque où la culture et la liberté d'expression sont mises à mal - à Kaboul et ailleurs - ce film revêt pour moi une valeur symbolique particulière.

Omid Rawendah

Omid est né à Kaboul en 1987, au moment de l'occupation soviétique. Sa jeunesse s'est déroulée pendant la guerre civile et le règne des talibans. En 2005, il est entré à la faculté des Beaux-Arts de Kaboul pour étudier le théâtre et le cinéma. La même année, il est repéré par Ariane Mnouchkine, qui effectue un voyage en Afghanistan, puis est invité à la suivre en France pour créer le Théâtre Aftaab – « Aftaab » signifie « Soleil » en persan. Depuis, il réside en France et travaille en tant que comédien pour de nombreuses pièces de théâtre. En 2016, il intègre officiellement la troupe du Théâtre du Soleil.

Mondialisation vs Revolución

(...) Ce mélange des genres dessert tout autant qu'il donne du charme à *Kabullywood*. Louis Meunier traduit avec justesse la chape de plomb qui tétanise cette jeunesse partagée entre l'envie d'embrasser la mondialisation et la peur du replis extrémiste. Un portrait intimiste d'une société en perte de repères, ravagée par la guerre, meurtrie par ses démons, et fière de son patrimoine culturel. *Kabullywood* préserve la flamme d'un monde meilleur avec une symbolique rénovation à la fermeture définitive déjà toute tracée. La culture est une arme qu'aucun attentat ne pourra faire taire. Mais le combat est long et incertain.

En cette période trouble où il fait bon de crier à la mort de la démocratie, Louis Meunier nous confronte à une réalité bien plus complexe. Une mise au point pleine de poésie qui tempère une colère sourde prête à se radicaliser. (FranceNetInfo.com/ 5 février 2019)

(...) On pourrait dire que "**Kabullywood**" est à l'Afghanistan ce que "**Los Hongos**" était à la Colombie : une œuvre hybride (ni vraie fiction, ni faux documentaire) qui suit l'élan d'une jeunesse assoiffée de culture et en quête de sens dans un pays qui a connu trop de conflits et de souffrances. Dans les deux films, on assiste aussi à un véritable projet artistique, quasiment en « temps réel » : une grande fresque de street art dans le film colombien et la rénovation d'un cinéma dans ce long métrage franco-afghan. Dans le cas présent, il s'agit d'un projet au long court et de l'aboutissement d'un parcours cohérent pour son réalisateur, Louis Meunier, parti pour la première fois en Afghanistan en 2002 dans un contexte humanitaire post-taliban et qui n'a cessé d'y retourner depuis, parcourant ce pays et plus largement l'Asie centrale, écrivant et réalisant des documentaires sur les peuples locaux et leurs cultures...

Le projet fou de réouverture d'un vieux cinéma de Kaboul n'est pas qu'un simple sujet imaginaire, et c'est tout ce qui donne la valeur à "**Kabullywood**" : le tournage et la réelle rénovation du cinéma Aryub par l'équipe (avec une véritable envie d'inaugurer un centre culturel pérenne pour la suite) ont connu tant d'obstacles (menaces, attentats, incendie, problèmes d'autorisations...) que la fiction et la réalité se sont entremêlées comme rarement dans un film. On pardonne aisément l'interprétation et la mise en scène, qui flirtent quelquefois avec un certain amateurisme (notamment le personnage du frère et la scène de poursuite), car là n'est pas l'essentiel – et les défauts s'expliquent aussi par le budget et les conditions de tournage ayant nécessité une constante réécriture. Ce long métrage est un vibrant cri d'espoir et d'humanisme face à la barbarie et l'obscurantisme religieux. Un cri d'urgence aussi, pour appeler l'Occident à ne pas oublier ces peuples que l'on aide trop ponctuellement ou de façon trop intéressée. Un cri de joie malgré tout, pour montrer également un autre visage de l'Afghanistan, que les médias et œuvres en tout genre traitent généralement sous le seul prisme du drame et de la tristesse, comme si l'avenir était inéluctablement sombre.

Les comédiens sont manifestement portés par leur enthousiasme et leur propre envie de vivre et de créer librement. Mieux encore, un des protagonistes n'est pas qu'un personnage : Naser Nahimi est le véritable projectionniste et gardien de ce cinéma abandonné (à qui Meunier a également consacré un documentaire intitulé "**Kabul Cinema**"), et on sent la passion, l'émotion et la générosité transpirer à chaque plan où il apparaît. Enfin, pour couronner le tout, il convient de saluer la bande-son signée par le groupe français Orange Blossom, qui sait si bien rendre moderne la chaleur de la musique orientale. Que vive la culture, pour que vivent les peuples ! **Raphael Jullien** (abusdeciné.com)

Prochaines séances : Basquiat, un adolescent à New York 07/04 à 19h, 08/04 à 14h, 09/04 à 20h 11 au 16 avril SemaineAnimation	Court métrage : JAFAR PANAHI, TÉLÉPATHIE Vincent Barrot Animation – 4'35
--	---

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante
Adhérer, c'est soutenir l'association
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ ** Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :
Embobiné 6€ Normales 6,70€
(hors week-ends et jours fériés)